

Le Français

un film d'Andreï Smirnov

Andreï Smirnov est depuis son film *La Gare de Biélorussie* (1970) un des réalisateurs russes les plus connus, les plus aimés. Acteur, écrivain, metteur en scène, il est un perfectionniste et ses grands films, rares, sont tous des chefs-d'œuvre.

Il était une fois une bonne femme (2011) racontait la révolution et la guerre civile par la vie et le destin cruel d'une paysanne russe entre 1909 et 1921. *Le Français* (2018) raconte le premier Dégel, celui qui a suivi la mort de Staline et le XXème congrès du PCUS. On est en 1957, un étudiant français dont la mère est russe, élève de Normal' Sup à Paris, débarque à Moscou, est logé dans la Cité universitaire de l'Université d'Etat aux Monts Lénine, mais s'intéresse avant tout au ballet, à Marius Petipa. Aussi une des premières scènes se passe dans une salle de répétition du Bolchoï. De fil en aiguille, les épisodes de ce séjour de Pierre dans la capitale mondiale du socialisme, où souffle un petit vent nouveau, composent une suite ciselée avec précision et haute en relief : un appartement d'une prestigieuse "vyssotka" stalinienne où habitent les privilégiés du régime, la cave enfumée où l'on joue clandestinement du jazz (ce n'est plus interdit, ce n'est pas autorisé), la visite en banlieue à Lianozovo où s'est créé un groupe de peintres et de poètes dissidents. Pour ceux qui ont vécu la période, tout est reconnaissable, la reconstitution est par moments saisissante.

La rencontre avec deux vieilles dames de la noblesse, rescapées du goulag, deux sœurs, dans un petit appartement communautaire met en route l'intrigue principale : Pierre est en quête de son vrai père, sa mère ayant eu une liaison à Yalta avant de partir pour la mission soviétique à Berlin et de s'installer en France.

Les deux dames sont extraordinaires. Mais plus encore ce père que Pierre retrouve avec l'aide du KGB, lui aussi un ex-aristocrate, ancien évadé du Goulag où son surnom était "le Comte", mais à présent réfugié dans l'anonymat d'un gardien de nuit d'une boulangerie industrielle, mais gardant toujours dans sa besace le manuscrit minuscule du traité mathématique où il démontre l'existence de Dieu. *Le Français* nous fait alors découvrir l'envers de ce premier Dégel. L'enterrement du "Comte", juste après la longue nuit où il a fait connaissance de son fils "français", est un moment de cinéma sublime. On est passé de la Moscou brillante à la province misérable - mais d'une beauté inouïe.

Le film est dédié à la mémoire d'Alik Guinzbourg, premier éditeur d'une revue éditée (dactylographiée) hors des circuits d'Etat, "Syntaxis". Brodksi y fut pour la première fois "publié". Un des aides d'Alik, le photographe Valéri, est arrêté dans la toute dernière scène du film. Certes le premier Dégel est fini, mais le V de la Victoire est le dernier signe que nous envoie Andreï Smirnov.

G. Nivat